

## Hommage à Colette Pétonnet

Claudia Fonseca

Claudia Turra Magni

C'est avec un mélange de tristesse et de satisfaction que nous écrivons ces quelques mots sur l'impact de Colette Pétonnet sur l'anthropologie au Brésil. De la tristesse à cause de l'inévitable condition humaine -- la finitude de la vie. De la satisfaction grâce au sentiment de filiation intellectuelle que nous éprouvons par rapport à cette grande Dame de l'Anthropologie, Colette Pétonnet. Plus qu'un objet d'intérêt des anthropologues, la parenté et la généalogie semblent être une façon de structurer nos sciences humaines.

En octobre de 1992 Colette et son amie psychanalyste, Monique Tournon, sont débarquées au Brésil pour passer un mois dans la capitale plus au sud du pays, Porto Alegre. Ce voyage était l'aboutissement de plusieurs mouvements d'un réseau qui a commencé par la recommandation de Françoise Zonabend qu'une certaine ethnologue brésilienne réalise son doctorat d'état sous la direction de Colette. Cette ethnologue -- Claudia Fonseca, professeur à l'Université Fédérale de Rio Grande do Sul (UFRGS) -- entamait ses recherches de terrain chez (ce qu'on appelait à l'époque) les « sous-prolos » dans les bidonvilles brésiliens, et, ayant consulté les œuvres de Colette, y a trouvé une énorme inspiration. Colette, avec son habituel esprit d'aventure, a accueilli l'aspirante dans son équipe, ouvrant la porte à un échange qui ne cesserait de s'approfondir pendant les prochaines décennies.

A l'époque, avec Jacques Gutwirth, Colette mettait sur pied le Laboratoire d'Anthropologie Urbaine au CNRS. Jacques, exilé pendant la Deuxième Guerre Mondiale, avait passé une partie de sa jeunesse au Brésil et comptait le portugais parmi les plusieurs langues qu'il parlait couramment. Ainsi, quand, instigués par la possibilité d'un financement bilatéral, nous avons voulu établir un programme d'échange systématique entre les ethnologues au Brésil et en France, de fil en aiguille, nous sommes arrivés à la paire parfaite -- Colette et Jacques.

Le projet d'échange a permis que le département d'anthropologie à Porto Alegre s'enrichisse avec le séjour d'une série de grands chercheurs français -- Carmen

Bernard, Claude Rivière, Jean-Marie Gibbal (parmi d'autres) et, bien sûr, à plusieurs reprises, Jacques. Finalement, Colette a été persuadée de venir. Pendant un mois, elle a fait face à un régime intense d'activités – la supervision des travaux de divers étudiants qui développaient des recherches sur les groupes populaires au Brésil, des conférences publiques (celle sur le cimetière Père Lachaise a surtout captivé son public), et l'enseignement d'un cours de trente heures sur « Etudes de la vie urbaine : Histoire et Ethnologie ».

C'est au cours de cet enseignement que les étudiants ont pris contact avec une façon particulière, propre à Colette, de penser la ville. C'est là aussi qu'ils ont perfectionné un style de travail de terrain qui deviendrait emblématique d'un certain lignage d'anthropologie urbaine au Brésil. Certainement, il existait déjà de l'anthropologie urbaine dans ce pays. L'université à Rio de Janeiro avait reçu le grand sociologue de l'interactionnisme américain, Howard Becker, donnant naissance à une anthropologie brésilienne des sociétés complexes. Ruben Oliven, fondateur du département d'Anthropologie Sociale à Porto Alegre, avait déjà lancé son classique « Anthropologie des Groupes Urbains ». Mais Colette, avec un regard qui allait toujours vers les « profondeurs », introduisait un élément complètement nouveau aux discussions.

Elle a commencé par les profondeurs historiques, toujours avec Paris comme exemple par excellence du dessein des villes modernes. Mais elle a amené ses étudiants vers des profondeurs dans un sens plus littéral, en insistant qu'il ne fallait pas être leurré par les apparences à la superficie. Sans tenir compte des éléments normalement inaperçus (les animaux, les jardins), et des *souterrains* (les égouts, les voies des déchets) le chercheur n'aurait pas bien compris les complexes dynamiques de la vie urbaine. Bien sûr, il y avait toujours le soupçon d'une autre profondeur – qui nous poussait à des réflexions sur la dimension symbolique de ce que nous étions à observer. Mais il y avait une grande subtilité dans la façon que Colette nous communiquait ce défi, et une méthode qui ne passait pas par de longues explications théoriques.

Pour Colette, formée au Centre de Formation à la Recherche Ethnologique (CFRE), par des professeurs comme Leroi-Gourhan et Roger Bastide, on ne pourrait

pas rester sur les abstractions. Il fallait que les étudiants mettent la main. Elle nous a fait sentir affiliés au lignage du CFRE et à un style d'apprentissage selon lequel on travaillait à côté du maître, tels les apprentis d'autrefois, à acquérir les subtilités du métier. Colette a cherché un terrain simple, accessible mais riche d'une vie foisonnante. Son choix est tombé sur un petit cirque installé au bord du fleuve qui traverse la ville. Avec une douzaine d'étudiants, Colette est passée à fréquenter, sous le chaud soleil brésilien, toutes les activités du petit groupe. Avec l'astuce d'un stratège militaire, elle a déployé ses troupes – une équipe pour étudier les gestes, les savoir-faire, les mécanismes et matériaux nécessaires pour monter la grande tente ; autre, pour découvrir ce qu'il fallait pour déplacer, entretenir et dresser les animaux (il y en avait encore à cette époque). Un étudiant devait réaliser des entretiens avec le « propriétaire » sur les stratégies logistiques d'une affaire semblable : l'administration financière, les permis municipaux, le marketing... Finalement – et, bien sûr, ce que les étudiants attendaient -- ils devaient s'approcher des artistes, écouter leurs histoires, tracer, à partir de l'observation de leurs gestes et mots, l'entrelacement des trajectoires personnels, professionnels, des joies et des inquiétudes quotidiennes. Dans une étape postérieure, les cahiers de terrain seraient relus et discutés pour nous aider à prendre de la distance tout en rapiécant les différents morceaux de ce *puzzle*. C'était par cet exercice pratique de l'observation flottante, que les élèves ont appris à expérimenter le voyage par le détour, c'est-à-dire, le regard distancié par rapport aux milieux urbains dans lesquels nous vivions.

Les résultats de ce petit exercice ethnographique n'ont jamais été publiés<sup>1</sup>. Cependant, inscrite dans le folklore oral du programme -- cette aventure a callé profondément dans les « façons de faire » d'une génération de jeunes ethnologues sortis de l'UFRGS. Poursuivant la tradition ethnologique léguée par Colette, plusieurs d'entre eux sont partis en France pour réaliser leur doctorat sous l'orientation de professeurs formés au CFRE ou rattachés au Laboratoire d'Anthropologie Urbaine<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Des années plus tard, Francine Fourmaux a organisé "Les Lieux du Cirque", avec des articles élaborés à partir du Laboratoire d'Anthropologie Urbaine – ce qui met en évidence les parallèles entre les intérêts thématiques et méthodologiques que Colette inspirait des deux côtés de l'Atlantique.

<sup>2</sup> Quelques exemples: Fernanda Ribeiro a réalisé son doctorat sous la direction de Françoise Zonabend, Jaqueline Ferreira sous la direction de Sylvie Faizang, Maria Eunice Maciel sous la direction de Jacques Gutwirth...

Revenus au Brésil, ces chercheurs se sont repartis, à leur tour, dans de différentes universités brésiliennes où ils ont perpétué un certain style ethnographique. Ainsi, les textes de Colette sont devenus lecture obligatoire dans les cours de méthode. Cornelia Eckert (professeur de l'UFRGS, sa thèse réalisée sous la direction de Jacques Gutwirth) ferait de « l'observation flottante » le pilier méthodologique de toute une école d'anthropologie urbaine, dénommée « l'ethnographie dans la rue ». Miriam Grossi (ex-présidente de l'Association de l'Anthropologie Brésilienne) et Carmen Rial (actuelle présidente), toutes les deux issues de l'UFRGS et professeurs de l'Université Fédérale de Santa Catarina, attribuent à Colette une place de grande importance dans le panthéon d'ancêtres de leurs étudiants.

Un regard plus détaillé de l'expérience de Claudia Turra Magni, l'un des élèves de Colette à Porto Alegre, nous aide à comprendre le processus de cette transmission d'un patrimoine intellectuel.

Je me souviens comment, encore à Porto Alegre, Colette m'accompagnait sous les ponts habités par des bandes errantes. Elle a apporté de la lumière et de la légitimité sur cette recherche d'influence ethno-archéologique que j'initiais sur les nomades urbains. Et tout au long de mon doctorat à l'EHESS, entre 1997-2002, quand j'ai donné continuité à cette étude dans l'univers associatif parisien, l'accueil au Laboratoire d'Anthropologie Urbaine a été l'occasion extraordinaire de reprendre contact avec Colette. Elle m'a aidé aussi à tisser des relations académiques pour approfondir mes réflexions de recherche, en particulier avec le Groupe de Recherche sur la Pauvreté (GREP), constitué par des chercheurs expérimentés -- Patrick Gaboriau, Daniel Terrolle -- et d'autres étudiants comme moi.

Je me souviens que, lorsque j'ai fait une présentation sur l'ethnographie du Brésil, Patrick Williams, directeur à l'époque du LAU, a remarqué mon évidente affiliation à une tradition d'étudier les groupes démunis – une tradition qui avait commencé dans la génération précédente avec l'alliance entre Colette et Claudia Fonseca et qui a pris continuité dans cette génération avec mes propres études sous la direction de Claudia. Il n s'agissait plus de « sous-prolétaires », mais plutôt de « nomades urbains » -- un changement de classification qui reflétait les

nouvelles conditions socio-économiques, politiques et épistémologiques. Mais il y avait une sensibilité ethnographique dans le regard – ni misérabiliste, ni romantique -- qui portait assurément la marque de Colette.

De retour au Brésil, en tant que professeur à l'Université Fédérale de Pelotas, dans l'extrême sud du pays, j'ai tenté de propager les principes fondamentaux saisis dans ces expériences de recherche avec les étudiants d'anthropologie et d'archéologie – surtout ceux qui se spécialisaient dans Anthropologie de l'Image et du Son ou dans l'Ethnologie Urbaine.

Je peux citer un exemple concret de la présence vivante de Colette parmi nous. C'est quand je réalise avec mes étudiants les exercices d'observation flottante -- par exemple dans le réseau de cimetières de notre ville dont la morphologie porte l'empreinte des différentes religions. Compte tenu de l'absence d'ouvrages de Colette traduits en portugais, je montre encore à cette nouvelle génération d'étudiants, les pages jaunies des notes que j'ai prises pendant les cours qu'elle a donné à Porto Alegre il y a 20 ans. Je suis convaincue que, ces pages, avec le souvenir de mes expériences, sont un don qu'elle nous a fait, et que j'ai l'obligation de faire circuler parmi les jeunes chercheurs de la nouvelle génération.

Dans ces dernières années, le groupe de recherche à l'Université Fédérale à Rio de Janeiro, LeMetro, sous la coordination du Professeur Marco Antonio Mello, s'est rapproché de Colette, aidant à combler les lacunes en ce qui concerne la traduction en portugais de sa pensée<sup>3</sup>. Les membres de cette équipe, dotée d'une longue expérience de recherches dans les bidonvilles de Rio de Janeiro, ont trouvé une grande inspiration dans le travail de Colette. Non seulement ses livres, mais aussi ses photos serviraient pour alimenter des comparaisons sur la morphologie des villes et la vie quotidienne dans les quartiers populaires des deux pays<sup>4</sup>. Ayant devenus des amis ainsi que des interlocuteurs intellectuels, les jeunes chercheurs de LeMetro (Letícia de

---

<sup>3</sup> Voir, par exemple, "A observação flutuante: o exemplo de um cemitério parisiense", traduzido por Soraya Silveira Simões *Antropolítica*, n. 25, pp. 99-111 apparu en 2008.

<sup>4</sup> Voir, par exemple, l'exposition photographique, "Babilônia, Chapéu Mangueira, Santa Marta, Manguinhos, Maré (Rio), Créteil, Orly, Villeneuve-le-Roi (Paris): de la recherche ethnographique à la poésie urbaine", organisé par Felipe Berocan Veiga, LeMetro.

Luna Freire et Soraya Silveira Simões) ont pu la persuader de venir encore une fois au Brésil pour un colloque international en 2010<sup>5</sup>. Pendant sa conférence de clôture, dans le langage à la fois claire et poétique qui caractérisait toute son œuvre, Colette a repris les principaux moments de sa trajectoire ainsi que les éléments-clé de sa méthode<sup>6</sup>.

Enfin – les « descendants » brésiliens de Colette continuent à se multiplier et nous sommes orgueilleux de faire partie de ceux qui essaient de perpétuer son regard singulier sur les vies et les villes qui nous entourent.

---

<sup>5</sup> "Aspects humains de la favela à Rio de Janeiro: hier et aujourd'hui" (IFCS-UFRJ, 19-21/Mai/2010).

<sup>6</sup> "Itinerário de uma antropóloga em meio operário", publié comme postface du livre *Favelas Cariocas: ontem e hoje*, organisé para Marco Antonio da Silva Mello, Luiz Antonio Machado da Silva, Leticia de Luna Freire e Soraya Silveira Simões (Rio de Janeiro: Garamond, 2012).